



HAL
open science

Radio Libre (Skyrock) ou la libre antenne comme dispositif d'encadrement d'une sexualité hétéronormative

Déborah Gay

► **To cite this version:**

Déborah Gay. Radio Libre (Skyrock) ou la libre antenne comme dispositif d'encadrement d'une sexualité hétéronormative. Réseaux : communication, technologie, société, 2023, N° 237 (1), pp.37-65. 10.3917/res.237.0037 . hal-04019208

HAL Id: hal-04019208

<https://hal.science/hal-04019208>

Submitted on 8 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

*RADIO LIBRE (SKYROCK) OU LA LIBRE ANTENNE
COMME DISPOSITIF D'ENCADREMENT D'UNE SEXUALITÉ
HÉTÉRONORMATIVE¹*

Déborah GAY

Depuis 1997, l'émission *Radio Libre* est diffusée sur Skyrock de 21h à minuit. Cela fait plus de 25 ans que le présentateur, animateur et directeur général de l'antenne de la station, Difoool, entouré de plusieurs animateurs et d'une animatrice, Marie, accueille la parole des auditeurs et des auditrices pour « *tout dire* » et « *tout entendre* » selon les propres termes de son jingle : sexualité, racisme, relations entre hommes et femmes, emplois, ce sont de nombreux thèmes qui sont abordés le long des trois heures de direct. Difoool est présent à l'antenne depuis 1991, où il recueillait déjà la parole des adolescents et adolescentes, pour une radio concurrente, *Fun Radio* (Deleu, 2006).

Vingt ans après les débuts de l'émission éclate l'affaire #MeToo, suite à un article de Jodi Kantor et Megan Twohey dans le *New York Times* et la publication de l'enquête de Ronan Farrow sur le site du *The New Yorker*, en octobre, mettant en cause le producteur américain Harvey Weinstein dans des affaires de violences sexistes et sexuelles. Ce mouvement, initié en 2006 par Tarana Burke, est repris en France, sous le hastag #BalanceTonPorc lancé par la journaliste Sandra Muller en octobre 2017. *Radio Libre* garde tout ce temps le même dispositif de prise en compte de la parole des auditeurs et auditrices et ces paroles, souvent liées aux rapports entre hommes et femmes, pourraient avoir été touchées par les violences sexistes et sexuelles mises au jour par #MeToo.

En effet, l'émission a été étudiée par plusieurs chercheurs et chercheuses en sciences humaines et sociales : Hervé Glevarec a travaillé sur la réception de cette émission dans un ouvrage, où il montre son rôle « d'éducation, de socialisation et de publicisation auprès de la catégorie des adolescents » (2005, p. 252), malgré les nombreuses critiques auxquelles *Radio Libre* fait

¹ Cette étude a été réalisée dans le cadre du projet Gender Equality Monitor (ANR-19-CE38-0012). Les estimations automatiques de temps de parole à l'aide du logiciel InaSpeechSegmenter ont été réalisées à l'INA par David Doukhan. Je tiens à remercier Marlène Coulomb-Gully, David Doukhan et Rémi Uro, ainsi que les documentalistes de l'INA, Anissa-Claire Adgharouamane, Yves Gaillard et Laëtitia Larcher, et les membres de l'Axe Genre et Médias du LERASS (Université de Toulouse Jean-Jaurès), dont l'aide a été précieuse dans la tenue de cette recherche.

face, notamment concernant un contenu réputé « pornographique ». Dans le même ouvrage, il précise également que « Les “libres antennes” manifestent d’un état tout à fait changé des rapports hommes-femmes. Ici, les garçons appellent tout autant que les filles, déclarent leurs difficultés, s’interrogent, apprennent sur les filles et réciproquement. » (p. 233). Souhaitant analyser si ces appels sont également répartis entre hommes et femmes, le décompte du temps de parole des femmes pour l’ensemble des diffusions de cette émission de Skyrock sur un mois de diffusion, le mois d’octobre 2018 (soit 70 heures de contenus), a été calculé automatiquement à l’aide du logiciel open-source *inaSpeechSegmenter* (Doukhan *et al.*, 2018). Le pourcentage de parole des femmes estimé à l’aide de ce processus n’est que de 5,86 %, sachant que la musique n’est pas prise en compte. Manuellement, nous avons pu compter qu’en octobre 2018, 56 auditrices ont pu prendre la parole contre 227 auditeurs : deux émissions sur les 23 étudiées n’ont aucune auditrice à l’antenne, et les hommes font toujours partie de la majorité à échanger en direct. Les garçons sont donc bien plus nombreux que les filles à appeler, et la principale voix de femme entendue dans toutes les émissions de *Radio Libre* est celle de son animatrice, Marie. Ce déséquilibre entre voix des hommes et voix des femmes se produit dans le cadre d’un dispositif permettant notamment la définition d’une hétéronormativité que nous allons analyser. Quelques études concernent la place des femmes à la radio en France, notamment celle menée par le GMMP (Global Media Monitoring Project) (Biscarrat *et al.*, 2017) ou, en partie, par exemple, dans l’ouvrage *Genre et journalisme*, de Béatrice Damian-Gaillard, Sandy Montañola et Eugénie Saitta (2021). Pour autant, ces travaux sont focalisés sur la question des journalistes, des reportages et donc de la place des femmes dans l’information. Jean-François Têtu (2004) parle ainsi de la radio comme d’un « *média délaissé* » par les universitaires. Si les émissions de libre antenne font l’objet de quelques recherches (Cardon, 1995 ; Deleu, 2006 ; Glévarec, 2005 ; Rui, 1995), ce constat demeure globalement pertinent. Or comme l’explique Marion Sandré (2013, p. 42) :

Pour les discours produits pour être médiatisés, la médiatisation entre dans la définition même du genre. Elle n’est pas simplement un ajout, qui permettrait de diffuser plus largement le discours, elle est une composante constitutive du genre, qui agit sur l’ensemble de la situation de communication.

Nous utilisons ici le terme de « genre » au sens de rapports sociaux de sexe, ou comment des voix et des comportements de femmes sont définis et lus face

à des voix et des comportements d'hommes, dans le cadre d'un rapport de force et de domination (Guillaumin, 2016 ; Delphy, 2013).

Nous souhaitons ainsi travailler dans cet article sur la manière dont le dispositif radiophonique de *Radio Libre* s'inscrit dans la construction du genre en tant que rapports sociaux de sexe et dans la construction d'une hétéronormativité. Comment l'émission accentue-t-elle ou redéfinit-elle ces rapports sociaux à travers des questions ayant trait à la sexualité principalement et fait advenir un « système hiérarchique de valeur sexuelle » (Rubin, 2020, p. 157) qui essentialise une norme sexuelle, l'hétérosexualité ? Nous allons donc analyser la manière dont le dispositif radiophonique permet, élabore, encadre un acte de discours hétéronormatif, dans une société où les rapports entre hommes et femmes sont des rapports de force asymétriques. Nous ne nous intéressons pas ici à la véracité du récit mais à la façon dont il se développe, dont il est reçu et encouragé par le dispositif. Ce dispositif est le suivant : du lundi au vendredi de 21h à minuit, les auditeurs et auditrices sont invités à appeler le studio, et sont reçus hors-antenne par l'un des animateurs, avant de passer en direct. Ils peuvent témoigner, demander des conseils, discuter avec les animateurs et l'animatrice ainsi qu'avec des auditeurs et auditrices. L'émission est divisée entre moments d'échanges sur différents thèmes, les relations hommes-femmes, la sexualité, le travail, la discrimination, et les jeux organisés par les animateurs. Ces jeux sont autant de rendez-vous : certains ont lieu dans toutes les émissions, comme le double-appel, un canular téléphonique qui met en contact des personnes qui ne se connaissent pas, d'autres se produisent de manière hebdomadaire.

Le cadre de notre enquête pour étudier *Radio Libre* est le mois d'octobre 2018. Le choix de ce mois a été guidé par la volonté d'étudier un moment postérieur à l'explosion du moment *#MeToo* mais antérieur à la crise Covid-19. De plus, nous avons pu effectuer un entretien par téléphone le 9 février 2021, avec l'animatrice Marie et Difofo, sur le dispositif de *Radio Libre* ainsi que sur les échanges de paroles entre hommes et femmes à l'antenne. Cet entretien a été réalisé en commun, à la demande des intéressés. Concernant les 70 heures d'émissions, je me suis plongée dans une écoute fine, nous intéressant ainsi aux échanges entre hommes et femmes, qu'ils soient auditeurs, auditrices ou membres de l'émission. Nous utilisons les termes « hommes » et « femmes » en précisant que l'émission de Skyrock fait passer à l'antenne sur un mois d'émission des individus qui sont cisgenres, donc dont le genre assigné à leur naissance correspond à leur identité de genre, aucun appelant, ni aucun animateur ou animatrice ne se déclarant transgenre. Les échanges ont été retranscrits, tout comme l'entretien, et nous avons souhaité voir la répétition de certains motifs ou de passages permettant de mettre en relief le dispositif

de cette *Radio Libre* : Comment le dispositif favorise-t-il l'émergence d'un discours particulier autour de la sexualité ? L'émission valorise-t-elle une norme hétérosexuelle aux dépens d'autres représentations de la sexualité ?

Pour cela, nous verrons dans une première partie comment le dispositif se développe dans un contexte de production particulier en 2018 : contexte temporel, donc après le mouvement *#MeToo*, et contexte législatif. Ce dispositif met également à l'antenne plusieurs animateurs et une seule animatrice. Nous étudierons dans une deuxième partie comment se définit le fait d'être femme à *Radio Libre* à travers notamment le personnage de Marie, et quelles sont les limites à cette norme de genre. Dans une dernière partie, nous analyserons les éléments qui viennent perturber et dénoncer les normes inhérentes aux prises de parole sur la sexualité, ainsi que les mots absents de l'émission qui renforceraient cette hétéronormativité.

LE DISPOSITIF DE *RADIO LIBRE*

Nous nous demandons dans cette partie comment se développe le dispositif de *Radio Libre*. Nous y analysons le contexte de diffusion des 23 émissions étudiées et la façon dont le dispositif met à l'antenne une animatrice face à plusieurs animateurs.

Un contexte de production particulier

Dans une émission du corpus, diffusée le 8 octobre, une auditrice appelle car elle souhaite faire licencier son supérieur, qu'elle n'apprécie guère. Difooll lit alors le message d'un auditeur :

Difooll : "Dit qu'il t'a tripoté, c'est à la mode", ah, oui, c'est vrai.

Marie : Oui, mais t' imagine les problèmes.

Auditrice : Ouais, non, je trouve pas ça cool.

Difooll : Ouais, y en a qui proposent ça, faut pas faire ça [...] Le nombre de messages qu'on a pour des attouchements sexuels, je sais que c'est à la mode ces temps-ci...

La suite de l'échange porte alors sur les risques encourus de faire une fausse déclaration, et de « *niquer la vie d'un mec* » selon l'animateur Cédric. Pour le présentateur, ce type d'accusations serait « *à la mode* », clin d'œil appuyé au mouvement *#MeToo* et aux accusations de violences sexistes et sexuelles.

Pourtant, usant d'un ton ironique, le présentateur met à distance le mouvement. Il s'agit de la seule allusion à #MeToo sur le mois d'octobre 2018, donc un court passage faisant référence à un « air du temps ». Or comme l'explique Christophe Deleu (2006, p. 124) :

[...] de façon parfois peu consciente, les médias fixent un seuil de tolérance de ce que l'opinion peut entendre (seuil qui varie d'un média à l'autre, et d'un horaire à l'autre). Dès lors, affirmer que les médias prescrivent de façon concertée des normes de comportement n'est pas forcément une vérité, mais ce qui est réel, c'est que le média, en fonction de sa stratégie d'audience, accueille tel ou tel type de parole et rejette les autres.

En parlant d'une stratégie « à la mode », Difooll disqualifie ainsi la parole féministe porteuse des mouvements #MeToo et #BalanceTonPorc. Cette parole semble ainsi ne pas pouvoir se libérer sur une antenne comme *Skyrock*. Parler ouvertement de la possibilité de porter ce type d'accusation pour obtenir le licenciement d'une personne renvoie aux stéréotypes disqualifiant la parole des femmes. De plus, en entretien, Difooll explique que la libération de la parole concernant les agressions sexuelles n'a rien changé au principe de leur émission car :

C'est un truc dont on a parlé depuis toujours. Dans l'émission, on a toujours parlé de ce genre de sujet. Donc pour nous, c'est pas nouveau. Ce qu'on a de nouveau aujourd'hui, c'est des mecs qui nous appellent pour nous dire « on m'accuse de... j'ai pas fait ! On m'accuse de ça pour que j'ai pas la garde de mes enfants ». Ça c'est nouveau par contre. Par contre la parole des filles qui ont subi du harcèlement, la parole des filles qui ont vécu des moments difficiles à cause des hommes... [...] C'est bien que la société s'en saisisse ! C'est bien mais c'est vrai que nous, on le fait depuis le tout début.

Le recueil de « *plaintes douloureuses* » comme les décrit Christophe Deleu, (2006, p. 132) est en effet une constante de ces émissions de recueil de parole adolescente, notamment dans l'émission de Fun Radio, *Lovin' Fun*, où en plus d'un animateur était présent le pédiatre Christian Spitz, surnommé le « Doc », figure sérieuse et caution scientifique de l'émission, absente sur *Skyrock*. Si ce travail a été réalisé par l'émission depuis ses débuts, elle n'a pour autant pas évolué sur 21 ans. Sa stratégie d'audience demeure la même : parler de sexualité de façon décomplexée et utiliser humour et second degré pour demeurer divertissante (Glevarec, 2005), sans avoir un ou une animatrice qui

serait une figure de sachant, comme c'était le cas sur Fun Radio. Le fait que des hommes appellent pour dénoncer des comportements qui mettent en cause le témoignage de leurs ex-compagnes concernant la garde de leurs enfants peut relever aussi bien de problématiques réelles que d'une stratégie masculiniste. Edouard Leport (2022) a ainsi montré que, depuis le milieu des années 80, de nombreux pères en instance de divorce accusent les mères de manipuler la parole des enfants ou de porter des accusations mensongères, dans le but de discréditer celles-ci. Or ces « vagues de fausses accusations » (p.122) n'existent pas. Il ne s'agit pas non plus d'un phénomène « *nouveau* » comme l'indique Difofo. Ce dernier ne questionne pas non plus la véracité du récit de l'auditeur, qui appellerait en réaction au mouvement #MeToo. Comme l'explique Stéphanie Kunert, nous sommes face à une stratégie discursive qui stigmatise « *le féminisme qui aurait fait pencher la balance de l'égalité en défaveur des hommes* » (2017, p. 105). Il existe alors un implicite anti-féministe fort dans ce type d'arguments utilisés notamment dans les cas de garde d'enfants, difficile à dénoncer au cours d'une émission telle que *Radio Libre*. Dans ce cas précis, l'implicite n'est autre que celui des femmes qui mentiraient pour obtenir la garde de leurs enfants. Cette stratégie discursive se développe dans une émission où la prise de parole est déjà très majoritairement masculine, hétérosexuelle, et qui, nous le verrons plus loin, se retrouve parfois dépourvue lors de la description de violences sexuelles.

Ce dispositif demeure encadré par un certain nombre de règles législatives. Suite à plusieurs dérapages à l'antenne, le CSA², devenu depuis Arcom, a mis l'émission régulièrement en garde au cours de son existence. Il intervient ainsi auprès de l'émission pour lui rappeler par exemple qu' : « aucun service de radiodiffusion sonore ne doit diffuser entre 6 heures et 22 h 30 des programmes susceptibles de heurter la sensibilité des auditeurs de moins de 16 ans » (CSA, 2011). Lors du mois d'octobre 2018, Difofo fait allusion à cette instance une fois, alors qu'il donne le nom de diverses plateformes de contenus pornographique : « *YouPorn, PornHub, faut que j'en cite un troisième : Jacquie et Michel ! Voilà, c'est pour nos amis du CSA, ils en veulent plus* » (émission du 30 octobre). Dans cette phrase sarcastique, Difofo reprend l'idée qu'il faille garder un équilibre entre les différents sites pornographiques, comme lors du comptage du temps de parole des partis politiques par le CSA en période électorale, tout en dénonçant ce qui est vu comme un parti pris conservateur de cette instance de contrôle. Il faut nécessairement citer un site internet supplémentaire, alors qu'il s'agit de sites

2 Le Conseil Supérieur de l'Audiovisuel a également eu maille à partir avec *Radio Libre* en 2005, 2006 et 2008 notamment concernant la description d'actes crus à l'antenne.

pornographiques dans la ligne de mire du CSA. Difooll et l'autorité de régulation de l'audiovisuel sont en conflit depuis les débuts radiophoniques du présentateur : il avait été remercié de l'émission *Lovin' Fun* en 1996 suite à une mise en garde du CSA pour incitation à la débauche (Deleu, 2006).

Sur Skyrock, les canulars relevant de la pornographie sont programmés autour de minuit tel le dernier rendez-vous de la semaine, le vendredi soir, le rendez-vous des pervers de Pamela. Pamela est un personnage interprété par un des animateurs, Romano, qui appelle des hommes ayant laissé des annonces sur des sites de rencontre. Le but est alors d'avoir une relation sexuelle en direct et par téléphone avec ces hommes, pour les amener soit à jouir (émission du 19 octobre), soit à cesser la relation en imitant des bruits de pets, entre autres (émission du 5 octobre). Ces jeux favorisent par ailleurs la défense d'une certaine hétéronormativité : si toute sexualité est audible sur *Radio Libre*, ce dispositif permet de sanctionner, de punir par le canular, des comportements hétérosexuels décrits comme « *pervers* ». Il s'agit de « tracer la limite qui définira la différence par rapport à toutes les différences, les frontières extérieures de l'anormal » (Foucault, 1975, p. 215). Si la question de la place de ces jeux dans le dispositif et du rôle du CSA/Arcom est d'un grand intérêt, nous souhaitons nous pencher plus particulièrement sur les interactions entre les auditeurs, les auditrices et les membres de l'émission qui favorisent la défense cette hétéronormativité, et de cette frontière entre ce qui est acceptable ou non.

Une animatrice, des animateurs et l'audibilité d'une sexualité hétéronormative

L'équipe de *Radio Libre* est composée d'un présentateur, Difooll, de quatre animateurs Romano, Cédric, Samy et Karim, et d'une animatrice, Marie. Dans l'émission, il n'y a donc qu'une seule animatrice pour cinq animateurs. Ceci, couplé au faible nombre d'auditrices qui appellent l'émission, a pour conséquence que nous sommes face à une situation où les voix de femmes sont *de facto* en minorité. Surtout, comme l'explique Hervé Glevarec, « le dispositif radiophonique de la libre antenne de Skyrock est tel que ce sont les animateurs hommes, Difooll en premier, qui mettent en scène Marie [...] » (2005, p. 200-2001). Cette mise en scène est majoritairement une mise en scène sexuelle. Par exemple, dans l'émission du 9 octobre, le présentateur demande à Marie :

Difool : Tu as des mecs, qui sont très, très couilles ? Moi, je suis pas trop couilles, moi.

Marie : Non, je suis jamais tombée sur un mec qui était très, très couille, non.

Puis Difool pose cette même question aux autres hommes de l'émission, il veut savoir s'ils aiment « *se faire lécher les couilles* », en les appelant par leur prénom, un à un. Chacun des présentateurs répond de manière différente, permettant d'entendre différents points de vue masculins sur cette pratique. Le présentateur ne demande pas si les animateurs aiment « *lécher des couilles* », pour reprendre l'expression, ou s'ils « *aiment lécher des chattes* » pour garder l'idée, mais s'ils apprécient la pratique sur laquelle Marie est interrogée. De même, le 18 octobre, Difool demande à Marie si elle « *préfère être escort ou actrice pour Jacquie et Michel³ ? Les filles, vous préférez être escorts ou actrices pour Jacquie et Michel ?* ». Aucune auditrice ne répond à cette question. Aux animateurs, la question posée n'est pas identique, mais permet d'entendre plusieurs réponses : Difool leur demande s'ils accepteraient que leurs compagnes soient escorts ou actrices pornos, sous-entendant ainsi que ces derniers auraient leur mot à dire sur l'emploi de celles-ci, comme sur leur sexualité, induisant le droit de propriété du corps des femmes par ces hommes. Pour Nicole-Claude Mathieu : « *la bipartition du genre doit se calquer sur la bipartition du sexe qui elle-même se réalise sous forme normale et normée dans l'hétérosexualité* » (2014, p. 24). Nous sommes ainsi face à la reproduction d'une hétérosexualité inscrite dans la domination masculine où seul le plaisir des hommes est pris en compte, et où les femmes sont vues comme des moyens de parvenir à ce plaisir dans le cadre d'un rapport hétérosexuel. Le plaisir sexuel des femmes elles-mêmes n'est jamais questionné dans le cadre de l'émission en octobre 2018.

Sur un mois d'émission, une seule femme ouvertement avec une femme va appeler et un seul homme ouvertement gay. Au cours des émissions, le présentateur Difool demande parfois à l'auditeur s'il a une copine ou à l'auditrice si elle a un copain. Sous couvert d'égalité, la norme implicite audible dans les émissions *Radio Libre* est d'abord hétérosexuelle. Si aucune forme d'humour n'est utilisée concernant l'orientation sexuelle de l'auditrice lesbienne ou de l'auditeur gay, des pratiques comme la sodomie ou la fellation sont régulièrement utilisées comme outil de moquerie entre les animateurs masculins, dans le cadre d'une valorisation d'une masculinité hégémonique (Connell, 2014).

³ *Jacquie et Michel* est un site internet diffusant de la pornographie amateur.

À la suite de Deborah Cameron, ces échanges permettent de réaliser une étude sociolinguistique de l'hétérosexualité qui « ont à faire avec le rôle joué par l'hétérosexualité institutionnalisée dans la reproduction de rapports de genres inégaux, et des types de féminités et de masculinités requis par ces relations⁴ » (2014, p. 90). Ainsi, l'hétérosexualité s'inscrit au sein du langage comme partie prenante d'un régime de politique sexuelle dans le cadre de rapports sociaux de genre, qui définit des façons d'être homme ou d'être femme. Cette hétéronormativité s'appuie d'autant plus sur le personnage de Marie, qu'elle est la seule à avoir un enfant :

Le fait que Marie ait un enfant, un jeune garçon, fait connu de tous les auditeurs un peu assidus, est un aspect, semble-t-il, important du personnage qu'elle représente. En effet, cela la différencie de façon radicale des autres animateurs. Cela la fait sortir de l'univers adolescent et l'inscrit pour les auditeurs et auditrices notamment dans un statut de responsabilité, d'expérience qui l'oppose à l'insouciance, l'immatunité, l'incertitude statutaire qui entourent ses compagnons de micros. (Glevarec, 2005, p. 200)

Ce déséquilibre entre hommes et femmes sur le plateau se traduit alors par une hiérarchie entre les pratiques et les genres et renforce l'audibilité d'une norme hétérosexuelle défendant avant tout le plaisir des hommes. Une seule femme hétérosexuelle suffit à l'émission pour représenter l'ensemble des pratiques et envies des femmes, là où les voix des animateurs hétérosexuels sont plurielles : ils sont plus nombreux à pouvoir exprimer leur point de vue sur des pratiques sexuelles et parler de leurs relations. Par ailleurs, cette femme, Marie, est la seule à s'inscrire dans un régime de parentalité, d'où il ressort qu'elle serait plus mature que ses collègues de travail masculins : elle prend cette position de figure sérieuse qu'était celle du Doc sur Fun Radio. En tant que mère pour autant, nous allons voir comment ses connaissances la relient à un mode de l'intimité et d'une position de « *care* ».

ÊTRE FEMME SUR *RADIO LIBRE*

Si Marie est la seule personne de genre féminin à l'antenne, elle ne met pour autant pas en scène n'importe quelle féminité : il s'agit d'une féminité

4 « [...] has to do with the role played by institutionalized heterosexuality in the reproduction of unequal gender relations, and the kind of femininities and masculinities those relations demand. » (Traduction Auteur)

essentialisée qui s'oppose alors à une féminité présentée comme fausse et profondément dénigrée qui est celle des femmes trans. Ces femmes trans sont également rejetées par les hommes de l'émission qui défendent ainsi avec virulence leur hétérosexualité.

« La » Marie, une femme essentialisée

Marie est la seule femme sur le plateau, ce qui lui donne accès à la parole. Les auditrices et les auditeurs n'hésitent pas à lui poser directement des questions. Elle devient alors porteuse de la voix des femmes : elle représente toutes les femmes. Dans l'émission du 11 octobre, Difofo demande à Marie si « *ça dérange les filles qu'un mec soit un peu, heu... un peu rondouillard* » Elle lui répond : « *On aime bien la petite bedaine, éventuellement* ». Marie utilise le « on », parle au nom de toutes les « filles ». De même dans l'émission du 3 octobre, Difofo, suite à une question d'un auditeur pour savoir comment parler à une fille qui lui plaît, donne la parole à Marie : « *Marie, tu es une fille...* ». Son individualité est alors reliée à son genre : c'est parce qu'elle est une fille, et surtout parce qu'elle est la seule « fille » de l'émission, qu'elle peut apporter une perspective différente des animateurs.

Marie est également constamment sexualisée, gardant malgré tout une position de *care*, comme dans l'émission du 25 octobre :

Romano : Tu as déjà irrité (*sic*) de l'anus après une sodomie ?

Marie : Hein ?

Difofo : Ah, mais c'est une bonne question Romano.

Romano : [*faisant référence à un des personnages qu'il joue à l'antenne*] Je suis docteur, je suis docteur moi.

Marie : Non, non, non. Si ça me fait mal, j'arrête, tu vois.

Romano : Non, mais une irritation, après.

Difofo : Genre, tu prends du plaisir mais après.

Romano : L'anus, ça peut s'irriter quoi.

Difofo : Il y va comme un fou, il sort...

Marie : Non.

Difofo : ...et là, tu te dis "Ouf. Bon dieu, qu'est-ce qu'il m'a mis !"

Marie : J'ai jamais eu d'irritation.

Romano : Comme on dit dans le jargon médical, il m'a bien démonté le cul. [...]

Marie : Ben, faut foutre du gel ! Même pour la masturbation.

Samy : Merci du conseil.

Difool : Merci Marie, spécialiste.

Marie : Non, mais c'est vrai.

Dans ce dispositif, sa position est d'autant plus minorée que Difool est le présentateur, donc celui qui a le dernier mot sur l'émission et la direction que cette dernière doit prendre. En indiquant que c'est une « *bonne question* », il donne toute licence aux animateurs pour continuer sur cette ligne de questionnement. Colette Guillaumin (2016) montre qu'il existe un rapport d'appropriation s'exprimant sur le groupe des femmes et sur chacune d'entre elles, que nous pouvons observer ici : il y a une appropriation du temps de parole de Marie, cette dernière est constamment coupée et ses dénégations ne sont pas écoutées ; nous observons aussi une appropriation sexuelle, Marie étant régulièrement mise en scène de façon sexualisée. Par exemple, le 12 octobre, Difool imite la voix de Marie pour dire qu'elle aime bien « *sa grosse défonce de mercredi* » ou son « *enculade du jeudi* » quand le 16 octobre, Samy demande : « *Et tu t'es godée aujourd'hui, Marie ?* ». Tous les animateurs présents peuvent ainsi demander quelles sont les pratiques sexuelles de Marie. Ces questions sont bien moins nombreuses entre les animateurs, et souvent ces derniers parlent d'eux-mêmes de leurs aventures sexuelles, sans être interrogés par les autres animateurs. Et enfin, Marie prend en charge le travail de prévention des risques, du confort et du plaisir dans les pratiques sexuelles, à travers la question du lubrifiant. L'émission reproduit tous les éléments de la domination masculine : nous n'avons qu'une seule représentation de la féminité face à une masculinité hégémonique et potache dans un univers binaire et asymétrique.

Marie, présentée comme « la » Marie dans l'émission, est une femme qui se définit par une sexualité (hétérosexuelle) épanouie, mère d'un petit garçon et qui a eu plusieurs compagnons. Elle échange sur sa sexualité ouvertement : elle explique que ses « godes » sont dans la table de nuit (le 16 octobre), comment elle utilise ses mains lorsqu'elle joue avec l'anus de son compagnon (le 31 octobre), ou raconte ses mésaventures sexuelles avec certains de ses anciens partenaires (le 11 octobre). En entretien, Difool explique ainsi ne pas avoir embauché Marie parce qu'elle « *était une fille* » mais parce qu'elle « *a du talent* » avant d'ajouter :

Ce que j'aime bien chez Marie, et elle le sait, c'est qu'elle... Voilà, elle est libérée sexuellement, sans être une, une, entre guillemets, une "chaudasse" au sens... dans le sens, voilà, moi j'aime bien les chaudasses et elles ont le droit de l'être, heureusement, parce qu'un garçon qui est chaud, c'est un tombeur, et une fille qui aime le sexe,

c'est souvent, c'est souvent une salope. Marie, elle casse ça quand même.

Marie est ainsi un personnage qui contrevient au stigmaté de la « pute » face à un public majoritairement adolescent, stigmaté analysé par Isabelle Clair : « *Ainsi, la première clause d'exclusion pour les filles, c'est qu'on puisse les imaginer sans entrave sexuelle, se laissant aller à une sexualité visible, active et en dehors de cadres contraignants* » (2012, p. 69). Cette image est ouvertement combattue dans l'émission, et Difofo en entretien, explique que c'est une posture défendue depuis qu'il a lancé *Radio Libre* :

Non, y a un truc qui revient souvent depuis les débuts de l'émission, c'est ce qu'on disait tout à l'heure, c'est qu'une fille qui a envie de s'amuser, de s'amuser avec les garçons, on dit souvent que c'est une salope [...]. Mais un garçon qui n'a pas de relation, qui ne trompe personne, et qui a envie de se taper plein de meufs, qui ne les fasse pas souffrir, ça pose aucun problème. Et pour les filles, ça serait bien que ce soit la même chose. C'est-à-dire qu'une fille, si dans un moment de sa vie, a envie de se taper plein de mecs, ben, pourquoi pas. Pourquoi pas. Et les garçons, pourquoi pas aussi. Donc... C'est souvent un des trucs qui revient le plus souvent chez nous et depuis longtemps.

Nous voyons également dans ce passage que ce n'est pour autant pas n'importe quelle sexualité féminine qui est défendue par l'émission : les femmes ont le droit de s'amuser tant que c'est avec des garçons, tant qu'elles relèvent du régime hétérosexuel, ce qui naturalise le rapport entre genre et hétérosexualité. Ce dernier n'est pas remis en question.

Marie joue également de sa féminité comme dans l'émission du 4 octobre : Difofo raconte ainsi qu'il se sent comme un joueur de tennis, car un des animateurs, Cédric, lui jette dessus ses mégots de cigarette et il les lui renvoie. Marie prend alors la parole : « *Romano, pareil avec moi, et quelques fois entre les seins !* » Marie parle de sa poitrine, réifiant ainsi son corps, ainsi que de sa sexualité. Pour Béatrice Damian-Gaillard, Sandy Montañola et Aurélie Olivesi : « L'action d'assigner consiste à attribuer à une personne une place, une fonction, un rôle, et plus particulièrement, attendre qu'elle le performe en se conformant aux attentes sociales construites autour des identités de genre, selon qu'elle est perçue comme étant un homme ou une femme » (2014, p. 13). Marie a été embauchée sur le constat exprimé par Difofo il y a plus de 20 ans et il est toujours attendu qu'elle performe ce rôle. Sous un vernis

transgressif, l'émission véhicule un discours conservateur, par le biais d'un dispositif mettant en scène une animatrice prise dans des injonctions contradictoires : elle se définit comme libérée sexuellement et parle de ses partenaires et ses aventures sexuelles, tout en demeurant assignée à ce rôle, et en devant faire attention à ne pas pour autant être une « chaudasse », sans que ce terme ne soit défini davantage. Il est ainsi difficile pour Marie de ne pas parler de sa propre sexualité lors des émissions : elle fait partie de ce dispositif, en tant que femme hétérosexuelle, qui échange sur ses aventures sexuelles avec des hommes. Cette posture a par ailleurs déjà été analysée par Clare Walsh (2001), comme rappelé par Deborah Cameron et Sylvia Shaw (2016) : si les femmes sont invitées dans certains espaces où elles sont minoritaires, sous prétexte de certains rôles qu'elles seraient capables de tenir qui ne seraient pas les mêmes que ceux des hommes, ces rôles sont alors la limite et la contrainte de leur capacité d'action.

La féminité de Marie est valorisée : elle déroge à la stigmatisation de la « pute », et dénonce cette stigmatisation dans une certaine mesure. Les femmes sont encouragées à avoir des partenaires sexuels, tant que ces derniers sont des hommes. La limite de la norme existe toujours, elle est déplacée, mais ne disparaît pas : elle se fixe de manière forte sur les femmes trans.

Ne pas être une femme trans

Ces émissions produisent ainsi des discours sur les normes de genre, les féminités inacceptables, et la limite de la norme sur Skyrock est celle de la transidentité. Les femmes trans sont victimes de violences sexistes et misogynes alors que les animateurs et l'animatrice couvrent ces agressions par l'humour.

Les personnes trans sont parfois appelées « *travesties* », et uniquement liées au travail du sexe. Le 4 octobre, Difooll déclare également à leur sujet : « *Ya des gars comme ça qui se laissent sucer par... [sous-entendu une personne trans] chacun son truc* » et il demande à un de ses animateurs : « *Si jamais un jour, tu avais cette envie-là ?* ». Ce dernier répond : « *J'appelle la psychiatrie* ». Le fait d'être ou d'aimer une personne trans relève pour l'émission d'une maladie mentale. Cette affirmation est réitérée à l'antenne, le 25 octobre, où la transidentité est résumée par des questions d'ordre vestimentaire, où être femme est essentialisé par quelques vêtements-clés : jupe et talons. Cette transphobie est aussi liée à une fétichisation des corps trans. Une auditrice demande conseil le 26 octobre car elle est intéressée par

une relation avec une femme, mais uniquement parce qu'elle est attirée par les poitrines :

Samy : Pourquoi tu vas pas voir un trans ? C'est un mec avec une bite et des seins.

Cédric : Ha, c'est un sale délire quand même.

Marie : Ah, c'est bizarre...

Romano : Respecte Cédric !

Samy : Respecte !

Cédric : Non, mais je respecte, mais elle parle d'une meuf, tu lui parles d'un trans.

Samy : Nan, elle veut des seins !

Romano : Et pourquoi pas ?

Samy : Elle veut des seins et elle aura la bite.

Cédric : Elle parle d'une meuf.

Samy : Elle aura les deux, gros.

Difool : Samy, il voit le côté pratique.

Ce qu'il faut ainsi respecter dans cet échange est avant tout l'auditrice, et non pas une personne trans. Une femme trans est mégenrée « un trans », réduite à un outil pratique pour assouvir un fantasme. Pour le sociologue Emmanuel Beaubatie : « Parler au masculin à une femme trans' est une manière de lui signifier que sa féminité constitue un déclassement inacceptable et que le sexe masculin ne s'abandonne pas » (2021, p. 70). Dans son ouvrage, il montre ainsi que les femmes trans vivent une mobilité sociale descendante dans une société patriarcale où il existe une hiérarchie entre masculin et féminin. L'émission reflète et exacerbe ce constat où les seules femmes trans présentes sont des prostituées et parfois présentées comme des femmes migrantes par les auditeurs : « *des Thaïlandaises* » ou des « *Brésiliennes* » (émission du 18 octobre). Ces femmes trans sont marginalisées en tant que minorité de genre et comme femmes racisées. Pour Jilly Boyce Kay, si les femmes ont difficilement accès à la parole, certaines femmes sont plus susceptibles d'être inaudibles (2020, p. 8) :

Ce sont les femmes pauvres, les femmes migrantes, les femmes indigènes, les femmes musulmanes, les femmes queer, les femmes trans, les travailleuses du sexe et les femmes racisées qui risquent le

plus souvent de faire face à la violence et dont les voix sont les plus rapidement et vicieusement attaquées ou tuent⁵.

Le dispositif même de l'émission ne donne pas accès aux voix de ces femmes, qui ne font pas partie des auditrices à appeler l'émission. Elles ne sont pas sujettes de leur propre discours, mais objets du discours des autres. Elles sont inaudibles et fantasmées. Pour Mélanie Gourarier, cette mise à distance d'une catégorie précise, les femmes et les hommes en « déficit de masculinité », et nous pouvons ajouter les femmes trans qui ont ainsi quitté leur classe de genre assigné, « renforcent de ce fait la cohésion masculine » (2017, p. 120).

Il n'existe aucune mention d'homme trans dans le mois d'émission analysé : ces derniers n'existent officiellement pas dans l'imaginaire de *Radio Libre*. Les hommes trans sont bien moins connus dans l'espace public et si cela leur permet de ne pas être l'objet d'injures et d'insultes, leur existence est niée, occultée par le silence les entourant.

Concernant les femmes trans, au-delà de leur genre, ce sont les pratiques sexuelles qui leurs sont associées qui sont au centre de l'intérêt des hommes de l'émission. Ainsi dans l'émission du 12 octobre 2019, Samy essaye avant tout de savoir si l'auditeur, jeune routier de 23 ans, a eu des relations tarifées avec des femmes trans : « *Et tu as déjà eu des histoires avec des trav' sur les parkings ? Tu sais pour te passer le temps* ». Suite aux dénégations de ce dernier, Romano ajoute : « *Non, mais tu peux* ». Le routier explique tout de même se faire régulièrement « *draguer, y viennent me draguer et ils ne me lâchent pas* » et de préciser que c'est « *payant* », suite à la question d'un animateur. Difoool demande alors : « *Est-ce que tu as des collègues qui y sont déjà allés ? Ou tu connais des collègues qui vont aux trans ?* » S'en suit une séquence violemment transphobe où ces dernières sont appelées « *femmes à teub, choses, vision d'horreur, "ça"* ». Les animateurs demandent avec un intérêt voyeuriste et une certaine fascination s'il est possible d'entendre une histoire sexuelle impliquant une femme trans, sous couvert de bienveillance, « *tu peux* », avant de rejeter celles-ci dans l'abomination.

Ces séquences se répètent de nombreuses fois et sont aussi des moyens d'observer comment les hommes de l'émission défendent une construction presque paranoïaque de la masculinité hétérosexuelle : ils sont des hommes hétérosexuels parce qu'ils ne fantasment pas sur des femmes trans, qui sont

5 « [...] it is poor women, migrant women, indigeneous women, Muslim women, queer women, trans women, sex workers and women of colour who are most at risk of violence and whose voices are most quickly and viciously attacked or silenced. » (Traduction Auteur)

lues comme des hommes et qui pourraient ainsi être révélatrices d'un désir homosexuel sous-jacent. Florian Vörös explique ainsi comment l'humour sexuel hétéronormatif « constitue un point de fixation – un lieu commun - de la camaraderie masculine » (2020, p. 66) qui se construit contre l'homosexualité. Or si la « panique homosexuelle » telle que l'a analysée Eve Kosofsky-Sedgwick (2008) n'est plus acceptable à l'antenne (des auditeurs gays sont les bienvenus dans l'émission), elle évolue et se déporte depuis des personnes cisgenres (les hommes gays) sur des personnes transgenres (les femmes trans) dans ce que l'on pourrait qualifier de « panique trans ». Dans l'émission du 18 octobre 2018 Romano met en garde contre des prostituées qui « ne déclarent pas le matos dès le début », ces « dames à bites » telles que décrites par Difoool, alors que dans l'émission du 25 octobre 2018, un auditeur donne des conseils à deux autres auditeurs pour ne pas tomber sur des « trav' » lors de visites à des prostituées à Amsterdam. Les femmes trans sont ainsi des femmes qui pourraient piéger des hommes hétérosexuels⁶, et être désirées alors qu'elles auraient (ou ont eu) un pénis, renvoyant ainsi ces derniers à une potentielle homosexualité qui serait vue comme d'autant plus monstrueuse, tout en bas de l'échelle des valeurs sexuelles décrites par Gayle Rubin (2020) : Romano déclare ainsi préférer recevoir une fellation d'un homme que d'une femme trans (émission du 12 octobre 2018), opinion confortée par Difoool.

Les femmes trans sont donc rejetées dans l'inaudible, sans accès à la parole. Pour autant, certains animateurs refusent de participer à ces mises en scènes. Ainsi le 3 octobre :

Difoool : Karim, il s'est fait draguer par des travestis

Karim : Ouais, je suis tombé sur une équipe de trans. [...] On a bu un verre de thé et tout.

Difoool : Chacun son truc.

Karim n'entre pas dans le jeu d'un humour oppressif contre des personnes transgenres, reprend le terme de « trans » plutôt que « travesti » et humanise positivement une rencontre, en dehors de toute objectification sexuelle. Difoool coupe alors la discussion et change de sujet de conversation. Le dispositif apparaît alors : les histoires ne sont intéressantes qu'à partir du moment où elles gardent une part de sensationnalisme.

⁶ Cette panique du piège incarné par la femme trans se retrouve également en miroir dans certains mouvements féministes conservateurs anti-trans, qui présentent les femmes trans comme des hommes se faisant passer pour des femmes pour mieux approcher ces dernières et pouvoir les agresser sexuellement.

Nous avons donc vu dans cette partie comment les hommes se retrouvent et définissent leurs masculinités, leur hétérosexualité et une certaine homosocialité en partie dans l'objectification du féminin, notamment de Marie, et dans le rejet des femmes trans. Marie prend en charge le travail du *care* de l'émission, travail renforcé par le fait que c'est la seule personne de l'émission à avoir un enfant. Néanmoins, si je me suis intéressée à « Être femme » dans cette partie, un « Être homme » apparaît en contre-point, que nous n'avons pas le temps d'analyser dans le cadre de cet article. Chacun des animateurs incarne un certain personnage depuis Cédric « le Belge » à Romano qui raconte crument ses histoires de sexe ou Difoool qui gère ce petit monde en célibataire endurci, définissant différentes échelles de masculinités.

UN DISPOSITIF QUI TRANSPARAÎT LORS DE SES RATÉS

Dans cette partie, nous nous intéressons aux éléments qui transparaissent dans le dispositif et le dénoncent. La place du silence à la radio semble une entrée intéressante dans une émission de libre antenne, basée sur des échanges de paroles ininterrompus. Certains mots sont également absents à l'antenne : ceux concernant les identités gays, lesbiennes et ceux concernant des drames, comme la maladie ou les violences de genre. Ces vides et ces absences permettent de mettre en exergue les limites de l'émission.

Place au silence

Durant ces trois heures d'émissions, les animateurs et l'animatrice vont jouer le rôle de standardistes tout en assurant un temps de parole à la radio. Si certaines questions peuvent être dirigées directement vers un des animateurs ou Marie, d'autres sont posées à l'ensemble de l'équipe. Ils peuvent répondre, s'interpeler les uns ou les autres... Seul Difoool n'est pas également standardiste et, en tant que présentateur principal, il gère également les prises de parole, ou pose des questions pour faire interagir les autres animateurs et l'animatrice.

Il est à noter qu'à la radio, de manière générale, le flot de paroles ne doit jamais s'arrêter, et la répétition est importante pour ne pas perdre un auditeur ou une auditrice nouvellement arrivée. Si certains segments sont écrits à l'avance, telle une chronique ou un journal d'information, d'autres sont préparés mais non rédigés en intégralité, quand il y a des invités par exemple. À *Radio Libre*, le dispositif repose sur une capacité d'improvisation, à échanger en direct

entre animateurs. C'est un élément d'ailleurs mis en avant par Difooll en entretien, alors qu'il coupe la parole de Marie :

Marie : Mais tu peux prendre la suite, y a pas de problème.

David : C'est mon côté radio, dès qu'il y a un petit blanc, dès qu'il y a un petit truc...

Marie : Exactement. On est habitué depuis toutes ces années.

Pour Deborah Tannen (1993), l'interruption peut-être une démonstration de participation enthousiaste dans la conversation, tout comme une tentative de récupérer la parole lors d'un rapport de force. Il est presque impossible de savoir de quel côté penche la balance pendant une émission radiophonique, notamment lorsque l'interruption provient du présentateur. Le présentateur a pour rôle d'empêcher que la radio soit silencieuse, ainsi que de respecter un chronométrage précis : celui des jingles, de la programmation musicale, des pauses publicitaires... Il est responsable de la tenue du temps et du conducteur⁷ à l'antenne. Deborah Tannen va même plus loin : « Le silence seul, n'est pas en soi la marque d'une impuissance, et être volubile n'est pas en soi la marque d'une domination⁸ » (p. 176). Le refus de répondre et de jouer le jeu de cette logorrhée radiophonique peut ainsi apparaître comme un acte de défiance et de résistance, et n'est donc pas forcément une preuve de soumission. Refuser de parler à la radio ne signifie pas refuser de se faire entendre. Ainsi dans l'émission du 9 octobre, Marie intervient beaucoup, coupe Difooll. Ce dernier lui pose alors une question frontale et intrusive :

Difooll : Hier, on a eu un auditeur de *Sky* qui s'était fait mordre la couille par sa copine, et en plus, elle lui avait fait une torsion testiculaire.

Marie : Oui c'est vrai !

Difooll : C'est-à-dire qu'elle devait s'occuper de ses couilles, je sais pas comment, mais elle devait y aller...

Marie : ... pour mordre faut y aller...

Difooll : ...elle devait y aller comme une folle.

Marie : [imite le bruit de quelque chose que l'on croque]

Difooll : Tu aimes bien manger des couilles, Marie ?

⁷ Le conducteur est un document où est marqué minute par minute le déroulé de l'émission, les horaires et temps de passage des chroniques, publicités, musique, les interruptions prévues...

⁸ « Silence alone, however, is not a self-evident sign of powerlessness nor volubility a self-evident sign of domination. » (Traduction auteur).

Marie : Non pas spécialement, non. C'est quoi cette question ? 'Tain, je l'attendais pas cette question, tu vois. Sur le cul, dis donc.

Alors qu'elle arrête de parler et refuse de répondre, le présentateur la relance quelques minutes plus tard : « Marie, tu n'as pas répondu, pourquoi tu n'aimais pas manger des couilles ? ». Marie intervient peu les trois heures restantes. Difool tente de la faire participer au fur et à mesure de l'émission, alors qu'un auditeur, forain, est à l'antenne : « Ça te poserait un problème, Marie, de te faire rempailler ? ». De nouveau, Marie refuse de répondre : « Mais c'est quoi encore cette question ? Mais tu as des questions cheloues pour moi ce soir ». Si, comme l'explique Marion Sandré, « L'interruption construit inévitablement un rapport de force entre le locuteur qui interrompt et celui qui est interrompu » (2009, p.77), le rapport de force peut être retourné : l'animatrice possède une agentivité liée au dispositif médiatique. Le silence s'entend à la radio, et est une dénonciation en soi : malgré les relances, les questions du présentateur, l'animatrice peut refuser de parler et de jouer le jeu radiophonique.

Les mots qui n'existent pas

En plus de cette dénonciation du comportement du présentateur par le silence, le dispositif radiophonique est aussi visible par la disparition de certains mots. Au cours du mois d'octobre 2018, jamais ne sont prononcés les mots « gays » ou « lesbiennes » quand appellent, dans deux émissions différentes, un auditeur et une auditrice expliquant être dans des relations (ou appréciant des sexualités) non-hétérosexuelles. Ainsi, pour Judith Butler, « l'existence sociale du corps est d'abord rendue possible par son interpellation à l'intérieur des termes du langage » (2004, p. 25). Or, si Marie dit bien de l'auditrice qu'elle « aime les filles », cette absence des termes « gays, lesbiens, homosexuels » nous fait alors passer d'une identité sexuelle à une identité affective. *Radio Libre* n'échange alors que sur des problèmes liés à des individus et non sur des questions plus politiques, comme l'homophobie structurelle, qui ne sont pas des sujets au cœur de l'émission.

Sur le mois d'octobre 2018, une seule fois sera utilisé le mot « lesbien » dans *Radio Libre* : une auditrice appelle le 25 octobre car elle souhaite faire des « shows lesbiens » avec une « copine » dans des boîtes de nuit et cherche de l'aide pour monter ce projet. Ces shows lesbiens sont ouvertement pour un public composé d'hommes hétérosexuels, et ne sont alors pas représentatifs d'une communauté lesbienne : l'utilisation de ce mot est opérateur de fantasme, une objectification pornographique de couples de femmes pour un

regard masculin extérieur. Comme le rappelle Heather Butler : « La “lesbienne” telle qu’elle est habituellement représentée dans la pornographie hétérosexuelle, intervient ainsi le plus souvent dans les scènes préliminaires à un rapport sexuel entre un homme et une femme » (2015, p.162). La femme lesbienne n’est pas alors sujet de sa sexualité, cette sexualité est un objet de fantasme pour un regard masculin extérieur. Certes, le fait que l’auditeur ou l’auditrice non-hétérosexuels refusent de se dire gay, lesbienne, bisexuel ou pansexuel pourrait être lié au fait de refuser un label, une étiquette. Il est néanmoins intéressant de souligner que ce terme demeure pour parler de pratiques fétichisant le corps des femmes entre elles : sur 70 heures d’émission, il s’agit de la fois où ce mot est utilisé. Selon Judith Butler (2009, p.16) : « le discours produit les effets qu’il nomme ». En ne relevant pas l’usage du terme « lesbien » pour parler de ce show, sur ce mois d’émission, le dispositif de *Skyrock* renforce le stéréotype d’une sexualité lesbienne qui serait à destination des hommes hétérosexuels, et qui n’existerait que dans le cadre de ce regard masculin sur elles. L’hétérosexualité demeure l’identité sexuelle par défaut de l’émission, une hétéronormativité qui s’immisce également dans le choix des mots pour définir une pratique hétérosexuelle de shows « lesbiens » et qui, par contraste, occulte les couples de même sexe. Ces termes ne sont pas les seuls à briller par leur absence.

En effet, l’émission a pour but premier de divertir et d’autres mots semblent tabous dans les discussions concernant les sexualités hétérosexuelles : tout d’abord tout ce qui est lié aux maladies sexuellement transmissibles tel le VIH/sida. Dans l’émission du 18 octobre, un auditeur appelle pour savoir s’il est « normal » d’être excité par le sang des règles. Alors que Romano et Marie expliquent que l’on peut tout à fait faire l’amour lors des menstruations, un autre auditeur prend la parole pour mettre en garde : « on peut avoir des maladies avec ça ». Romano et Marie de concert s’exclament alors : « Le sang, faut faire attention ». À aucun moment n’est prononcé le mot de « VIH/sida », ou même le nom d’autres maladies transmissibles lors de rapports sexuels. Difoole explique pourtant dans un article de presse de *Libération* (Peigne-Giuly, 2000), qu’une émission comme *Lovin’Fun* a permis de parler du « Sida et [d’] inform[er] les jeunes ». Dans *Radio Libre*, nous pouvons alors supposer que soit l’absence d’une figure d’autorité empêche de parler ouvertement de ce virus, soit qu’il s’agit d’éviter de parler de sujets graves et « plombant » l’atmosphère de divertissement. Des mises en garde assez vagues demeurent possibles dans ce cas, grâce au passage à l’antenne d’un auditeur : le dispositif permet alors de faire de la prévention par le biais de l’intervention d’une personne extérieure, sans que les animateurs aient à

s'en charger et à faire preuve de gravité dans une émission de divertissement, ni à prendre la place d'une figure morale.

Ce phénomène d'occultation de certains termes est d'autant plus flagrant qu'on touche aux violences sexuelles. Le 22 octobre, un appel à témoignage est lancé concernant les personnes qui seraient « *accros au sexe* ». Sonia appelle à 23h44 pour expliquer qu'elle a vécu avec un homme qui répond à cette description :

Sonia : En fait, c'était un accro, mais de malade.

Difool : C'est que lui, il a jamais ralenti le rythme [petits rires en fond]

Sonia : Non mais genre, t'sais, quand tu es malade, tu as des courbatures, tu as envie de vomir et tout...

Marie : Le mec, rien à faire.

Romano : Ouais, faut baiser.

Cédric : Aller, suce-moi avant de vomir.

[...]

Sonia : Ouais, ça ouais, par exemple, le matin, obligé que je fasse un truc, même si je dors, il me réveillait tu vois.

Romano : Ouais, vas-y, c'est l'heure de sucer, là.

Cédric : Ouais, rendors-toi, rendors-toi.

Marie : Une bête...

Difool : N'empêche que c'est sympa pour se réveiller, tous les jours, tu te réveilles, le réveil, c'est pas le moment le plus facile, mais tu sais que tu baises, c'est cool.

Marie : Ha mais quand c'est le sexe de ton mec tout le temps, comme ça, c'est pas possible.

[...]

Sonia : Non mais il s'en battait les couilles. Moi, je voulais pas. Et quand il te réveille à 6h alors que tu commences qu'à 12h ou 13h...

Difool : Ha, parce qu'il te réveillait pour baiser.

Romano : Non, mais pour te faire sucer.

Cédric : Pour se faire sucer.

Marie : Taré.

Romano : Ouais, il se réveille en mode, allez, faut te lever, là.

Cédric : Faut que tu sucés. Suce !

[...]

Marie : Le mec, il avait pas de respect pour toi au final.

Des animateurs : rhô, pff...

Sonia : Non, mais Marie, elle a raison [bruits indistincts].

Difool : On t'entend plus Sonia. Non, mais tu vas loin, Marie, quand même.
Marie : Non, mais je suis désolée...
Sonia : Non, elle a raison quand même.
Difool : Je dirais plutôt qu'il t'aimait très fort.
Marie : Ouais, c'est ça...
Difool : Il avait très envie de te montrer son amour.
Marie : Sans pitié.
Sonia : On n'a pas le même amour alors.
Romano : Non mais le mec, il fait un peu le porc.
Difool : Il avait un gros amour tout raide, tout le temps.

Dans ce long échange de plus de quatre minutes à l'antenne, nous pouvons voir les descriptions de relations sexuelles non-consenties entre Sonia et son ex-compagnon. Malgré les différents temps de la discussion, les animateurs usent d'un humour gras, et seule Marie intervient et interpelle le comportement de l'ex-compagnon. Les animateurs semblent plus choqués par le fait que Sonia soit endormie alors que le rapport commence et que Marie parle de « *respect* » que par les pratiques de l'ex-compagnon en soi ou que Sonia ait dû réaliser des actes sexuels même lorsqu'elle était malade ou sans qu'elle en avait envie. Cet échange renforce l'impression qu'il existe un « *boys' club* » tel que le décrit Martine Delvaux (2021) où « l'humour, la moquerie, le sarcasme et l'humiliation qui s'ensuit [et] servent de liant » (p. 219) aux hommes. Nous pouvons ici également faire un parallèle avec ce qu'avait déjà analysé Christophe Deleu (2006) : dans son travail sur *L'Émission de Christophe Dechavanne*, le chercheur montre que l'auditeur, même lorsqu'il appelle pour un cas grave, difficile, accepte implicitement de s'inscrire dans le dispositif de l'émission, qui est une émission humoristique, ce qui était également le cas dans *Lovin' Fun* et se reproduit sur Skyrock. L'auditrice connaît l'émission, et prend malgré tout le risque de raconter une histoire douloureuse.

Pour l'universitaire anglaise Jilly Boyce Kay : « Qu'est-ce que cela signifie concernant les conditions nécessaires à l'audibilité des voix traumatisées ?⁹ » (2020, p. 66) Autrement dit, si cette femme est certes entendue, comment peut-elle être écoutée ? Le dispositif de l'émission disqualifie en effet cette parole, malgré les tentatives de Marie de prendre la défense de l'auditrice. L'humour rend cette violence impossible à entendre, et

9 « *What does it tell us about the conditions put on the audibility of the traumatized voice ?* » (Traduction auteur)

renforce l'image d'un « boys club » ainsi qu'une asymétrie entre hommes et femmes dans le cadre d'un régime hétéronormatif.

CONCLUSION

Dans cet article, je me suis penchée sur les 23 épisodes de l'émission de *Radio Libre* de Skyrock diffusés durant le mois d'octobre 2018. L'analyse de cette tranche mensuelle est alors un point de départ pour comprendre comment fonctionne le dispositif de *Radio Libre* dans la représentation des sexualités et du genre, depuis plus de 20 ans. Nous ne nous sommes pas intéressées à la véracité des récits des auditeurs et des auditrices, mais aux réactions que ces récits engendraient et aux interactions avec et entre les animateurs et l'animatrice.

Analyser ces émissions de libre antenne met au jour la norme intrinsèque à *Radio Libre*, norme renforcée par le dispositif qui dédaigne le mouvement #MeToo tout en demeurant contraint par les règles de l'Arcom. Une forte hétéronormativité ressort de l'analyse de l'émission, où peu de femmes et d'hommes non-hétérosexuels passent à l'antenne, et où l'animatrice ainsi que tous les animateurs sont hétérosexuels. Cette hétéronormativité est enchâssée dans des rapports de genre, une domination masculine, où le dispositif encourage la représentation d'une forme de féminité qui demeure essentialisée –une femme parle au nom de toutes les femmes, elle est mère et effectue un travail de « *care*»–. L'animatrice est assignée à certains rôles dévolus aux femmes et elle est utilisée comme objet de fantasme tout en étant dénigrée, permettant la valorisation d'une hétérosexualité et d'un entre-soi masculin parmi les animateurs. Malgré tout, Marie déroge également au stéréotype de « la pute », sa sexualité libérée est encouragée tant qu'elle demeure dans des limites qui demeurent floues : elle n'a pas le droit d'être une « *chaudasse* ». La norme se déporte alors et les femmes trans permettent de circonscrire plus fortement l'implicite de l'émission : elles sont la frontière extérieure des femmes, objet d'injure, de mégenrage et de mépris. Au-delà de ce qui se dit dans les émissions, la radio agit alors comme une technologie de genre (De Lauretis, 2007), un miroir déformant qui renforce une binarité homme-femme et renforce dans ce cadre une hiérarchisation genrée des voix et des personnes. Elle agit également comme une technologie de sexualité, où certaines sexualités sont valorisées, l'hétérosexualité s'essentialisant dans le dispositif de l'émission, et d'autres rejetées dans une « caste [d]es plus honnies » (Rubin, 2020, p.157) : c'est le cas des pratiques et attirances sexuelles concernant les femmes trans. Le dispositif est particulièrement visible lors de ses ratés, notamment lorsqu'une certaine résistance se fait sentir. La place des

silences est importante pour un média « bavard » comme l'est la radio, où seule la publicité, la musique et les jingles viennent interrompre le flot continu de la parole des présentateurs et des animateurs. L'occultation et le refus de prononcer certains mots sont alors la limite à ce qu'« *on peut tout dire et tout entendre* » : lesbien, gay, VIH/sida et viol sont ainsi des termes totalement absents dans l'émission. Le divertissement est plus important que des sujets comme les politiques identitaires des sexualités, la maladie ou les violences sexuelles, et ce phénomène est renforcé par l'absence d'une figure « sérieuse », telle que l'était le Doc au moment de *Lovin' Fun*.

Ces éléments peuvent ainsi expliquer pourquoi les paroles des auditrices ont du mal à émerger lors de l'émission. Ainsi, pour Jilly Boyce Kay, prendre la parole en public à un moment où a explosé le mouvement #MeToo, c'est nécessairement utiliser « des architectures de communication qui fonctionnent de telle façon qu'elles ne permettent pas de prendre soin de ceux et celles qui ont été victimes de violences. Mais se taire est aussi une injustice intolérable¹⁰ » (2020, p. 61). La libre antenne de Skyrock est l'une de ces architectures, et prendre la parole dans ce contexte médiatisé, pour dénoncer des comportements, demander de l'aide ou témoigner n'est pas sans risque pour les auditrices. Si la prise de parole semble aisée, cela ne signifie pas pour autant que la personne est écoutée ou prise en charge. À la suite de Deborah Cameron et Sylvia Shaw, nous pouvons supposer que « le genre ne fait pas juste partie des caractéristiques des individus, mais est aussi la propriété des institutions¹¹ » (2016, p. 11), tel que l'est le dispositif radiophonique de la *Radio Libre* de Skyrock. Ce dispositif est lié également à un positionnement marketing particulier, celui d'une radio privée s'adressant à de jeunes urbains entre 15 et 25 ans, dépendants d'annonceurs publicitaires, qui contribuent à l'imposition de ces normes de genre et de sexualité.

RÉFÉRENCES

BEAUBATIE E. (2021), *Transfuge de sexe : passer les frontières du genre*, Paris, La Découverte.

10 « *To speak in public at this historical juncture is necessarily to speak via communicative architectures that function in ways that are not conducive to meaningful care for those who have been abused. However, to remain silent is itself an intolerable injustice.* » (Traduction Auteur)

11 « [...] *gender is not just a characteristic of individual persons but also a property of institutions* » (Traduction Auteur)

BISCARRAT L., COULOMB-GULLY M., MÉADEL C. (2017), Ce que soulèvent les chiffres. La place des femmes dans les médias : retour sur enquêtes, *Le temps des médias*, n° 29, p. 193-207.

BUTLER H. (2015), Que dit-on d'une lesbienne aux doigts longs ? Le développement de la pornographie lesbienne et gouine, in VÖRÖS F. (Dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, éditions Amsterdam, p. 161-193.

BUTLER J. (2009), *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du « sexe »*, Paris, éditions Amsterdam.

BUTLER J. (2004), *Le pouvoir des mots : discours de haine et politique du performatif*, Paris, éditions Amsterdam.

CAMERON D. (2014), Straight talking: the sociolinguistics of heterosexuality, *Langage et société*, n° 148, p. 75-93.

CAMERON D., SHAW S. (2016), *Gender, power and political speech. Women and language in the 2015 UK General Election*, Londres, Palgrave Macmillan.

CARDON D. (1995), Comment se faire entendre ? Les prises de parole des auditeurs de RTL, *Politix*, n° 31, p. 145-186.

CLAIR I. (2012), Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel, *Agora Débats/Jeunesse*, n° 60, p. 67-78.

CONNELL R. (2014), *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, éditions Amsterdam.

CSA (2010), [En ligne] disponible à l'adresse : <https://www.csa.fr/Reguler/Espace-juridique/Les-textes-adoptes-par-l-Arcom/Les-decisions-du-CSA/Emission-Radio-Libre-intervention-aupres-de-Skyrock> (consulté le 14/12/2022).

DAMIAN-GAILLARD B., MONTAÑOLA S., OLIVESI A. (2014), « Introduction. Assignation de genre dans les médias. Attentes, perturbations et reconfigurations », in DAMIAN-GAILLARD B., MONTAÑOLA S., et OLIVESI A., (Dir.) *L'assignation de Genre dans les médias : attentes,*

perturbations, reconfigurations, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 11-19.

DAMIAN-GAILLARD B., MONTAÑOLA S., et SAITTA E. (2021) (Dir.), *Genre et journalisme : des salles de rédaction aux discours médiatiques*, Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur.

DE LAURETIS T. (2007), *Théorie queer et culture populaire : de Foucault à Cronenberg*, Paris, La Dispute.

DELEU C. (2006), *Les anonymes à la radio. Usages, fonctions et portée de leur parole*, Bruxelles, De Boeck.

DELPHY C. (2013), *L'ennemi principal. 1. Economie politique du patriarcat*, Paris, éditions Syllepse.

DELVAUX M. (2021), *Le boys club*, Paris, éditions Payot et Rivages.

DOUKHAN D., CARRIVE J., VALLET F., LARCHER A., et MEIGNIER S. (2018), « An open-source speaker gender detection framework for monitoring gender equality », *IEEE International conference on acoustic speech and signal processing*, Calgary, Canada, avril 2018.

FARROW R. (2017), « From aggressive overtures to sexual assault: Harvey Weinstein's accusers tell their stories », *The New Yorker*, 10 octobre.

FOUCAULT M. (1975), *Surveiller et punir*, Saint-Amand, France, Gallimard.

GOURARIER M. (2017), *Alpha mâle : séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes*, Paris, éditions du seuil.

GUILLAUMIN C. (2016), *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*, Donnemarie-Dontilly, éditions iXe.

GLEVAREC H. (2005), *Libre antenne : la réception de la radio par les adolescents*, Paris, Armand Colin.

MATHIEU N.-C. (2014), *L'anatomie politique 2. Usage, dérélition et résilience des femmes*, Paris, La Dispute.

KANTOR J., TWOHEY M. (2017), « Harvey Weinstein paid off sexual harassment accusers for decades », *The New York Times*, 5 octobre.

KAY J. B. (2020), *Gender, media and voice: communicative injustice and public speech*, Cham, Palgrave Macmillan.

KOSOFKY SEDGWICK E. (2008), *Epistémologie du placard*, Paris, éditions Amsterdam.

KUNERT S. (2017), Stratégies de légitimation et configurations discursives de la « cause des hommes », *Études de communication*, n° 48, p. 91-110.

LEPORT E. (2022), *Les papas en danger ? Des pères à l'assaut des droits des femmes*, Paris, éditions de la maison des sciences de l'homme.

PEIGNE-GIULY A. (2000), « Pionnière, la radio fait moins de manières », *Libération*, 30 septembre.

RUBIN G. (2020), *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe*, Paris, EPEL.

RUI S. (1995), La foule sentimentale. Récit amoureux, média et réflexivité, *Réseaux*, n° 70, p. 105-119.

SANDRÉ M. (2009), Analyse d'un dysfonctionnement interactionnel - l'interruption- dans le débat de l'entre-deux-tours de l'élection présidentielle de 2007, *Mots*, n° 89, p. 69-81.

SANDRÉ M. (2013), *Analyser les discours oraux*, Paris, Armand Colin.

TANNEN D. (1993), « The Relativity of Linguistic Strategies: Rethinking Power and Solidarity in Gender and Dominance », in TANNEN D. (ed.), *Gender and conversational interaction*, New York, Oxford university press, p. 165-188.

TÊTU J.-F. (2004), La radio, un média délaissé, *Hermès*, n° 38, p. 63-69.

VÖRÖS F. (2020), *Désirer comme un homme. Enquête sur les fantasmes et les masculinités*, Paris, La Découverte.

WALSH C. (2001), *Gender and discourse: Language and power in politics, the church and institutions*, Londres, Longman.